

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG.

TOME V.

LIVRAISON 4.

ST. - PÉTERSBOURG, 1866.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Petersbourg

à Riga

à Leipzig

MM. Eggers et Cie, et
H. Schmitzdorff,

M. N. Kymmel,

M. Léopold Voss.

Prix: 35 Kop. arg. = 12 Ngr.

$\frac{22 \text{ Décembre } 1864}{3 \text{ Janvier } 1865}$ et $\frac{13}{25}$ Avril 1865.

Etudes sur l'historien arménien Mkhithar d'Aïrivank, XIII^e s.; I^{re} et II^e Parties, de la création du monde au commencement de l'ère chrétienne; III^e Partie, jusqu'en 1289 de J.-C.; par M. Brosset.

Ayant déjà donné d'amples notices sur l'historien Mkhithar d'Aïrivank, à la suite des Ruines d'Ani et ailleurs, je croyais pouvoir m'arrêter là, et j'avais seulement engagé l'honorable professeur d'arménien à l'Université de St.-Pétersbourg à publier, avec traduction russe, une nouvelle édition du texte, d'après le manuscrit du Musée asiatique, plus complet que celui imprimé à Moscou, 1860. La Section orientale de la Société archéologique russe ayant accueilli avec faveur la proposition de se charger des frais de cette édition, je me suis aperçu, en faisant avec M. Patcanian la collation des deux textes, que cet ouvrage est plus curieux qu'il ne paraît au premier coup-d'oeil, et il m'est venu à l'esprit, qu'un examen plus approfondi du système chronologique de l'auteur et la recherche des sources d'où il a tiré certains faits seraient d'un intérêt suffisant pour payer le travail entrepris dans une telle direction. C'est le résultat de ces nouvelles investigations que je crois pouvoir aujourd'hui

communiquer à la Classe historico-philologique. J'envisagerai donc Mkhithar comme chronographe et passerai successivement en revue les trois parties dont se compose son livre : l'oeuvre des six jours, qui, naturellement, m'arrêtera peu ; les temps historiques, depuis Adam jusqu'à l'ère chrétienne ; enfin l'histoire depuis J.-C., jusqu'à l'époque où se termine sa compilation, en 1289.

Concentrer en 69 pages la chronologie de 6487 ans, ce n'est pas, à proprement parler, écrire une histoire, mais seulement présenter des séries de personnages et de faits, qui, si ces derniers sont bien choisis, forment simplement un cadre dans lequel doivent se classer d'eux-mêmes les événements et les personnages passés sous silence.

A la première vue on se convainc que l'auteur arménien a voulu réellement et uniquement construire un tel cadre : pour ce faire il a réuni d'abord des listes de noms historiques, formant des séries pour chaque pays, depuis l'antiquité jusqu'à son temps. Ces listes, souvent incomplètes, rédigées sans critique, sans dates, sans indications de sources, ni de la durée des règnes ou des fonctions, ne sont encore que des bases inconsistantes : elles n'ont de valeur que comme recueils, toujours utiles aux recherches, comme matériaux de comparaison, mais rarement comme augmentation des richesses du fonds commun.

En effet, tout historien qui veut traiter avec soin une époque quelconque, plus ou moins longue, doit au préalable en réunir de cette manière les éléments ; celui qui prétend à une plus grande exactitude joindra à chaque nom sa date annuelle et de durée, comme

l'a fait l'historien arménien Sébéos, dans la 1^{re} Partie de son Héraclius; celui enfin qui vise à la perfection précisera, s'il le peut, le jour et le mois, deux données indispensables pour une histoire vraiment chronologique, digne d'un tel nom: perfection suprême, à-peine possible pour un certain nombre de faits de l'histoire moderne, mais à laquelle il faut désespérer d'atteindre pour la haute antiquité, puisque nous ignorons la forme réelle de l'année chez les plus anciens peuples, et que d'ailleurs les témoignages manquent. C'est ainsi que sont muettes, sous ce rapport, de même que celle de notre Mkhithar, plusieurs petites et intéressantes chroniques insérées dans le recueil de la Byzantine ¹⁾.

Après les listes de personnages viennent les séries de faits. Dans sa II^e Partie, notre Mkhithar groupe ces derniers par synchronismes, dans un ordre invariable: les générations et les personnages bibliques, l'histoire profane, la suite des patriarches de la nation arménienne, dont les noms ordinairement seuls se lisent chez Moïse de Khoren, sans presque aucun détail, et constituent la tradition du pays jusqu'à Nabuchodonosor et à Alexandre. Ici la critique deviendrait possible, s'il valait la peine de l'exercer sur des sujets qu'aucun chronologiste n'a pu encore éclaircir complètement, tels que les dynasties assyriennes, égyptiennes, grecques, — s'il restait le moindre espoir, dans l'état actuel de la science, d'arriver à des résultats nouveaux, de quelque valeur.

Quand on parcourt les notices chronologiques de

1) V. p. ex. Chron. pasc. éd. de Bonn, p. 78, 96; Syncelle, t. I, p. 735, la Chron. abrégée de Nicéphore, patr. de. C. P. en 806.

Mkhithar et les groupes de faits qu'il a rassemblés, et que l'on compare son oeuvre avec celle de son contemporain Vardan, auteur d'un bon *Épitomé* historique, on est frappé de la ressemblance qui existe entre eux. Ils semblent avoir puisé l'un et l'autre aux mêmes sources, pour l'époque biblique et en général pour les temps qui précèdent notre ère. L'oeuvre des six jours est souvent traité dans les mêmes termes, avec de légères variantes, par les deux écrivains; seulement Vardan est moins instruit que Mkhithar, en ce qui concerne les choses extra-bibliques, plus raisonneur et plus développé: on voit qu'il a élaboré ses matériaux et cherché à s'en rendre compte, tandis que Mkhithar s'en tient à de simples énoncés. En un mot, la contemporanéité des deux auteurs porte à conjecturer que Mkhithar a rassemblé de simples notes, et que Vardan les a rédigées et soumises à la critique.

Je dois maintenant parler du système chronologique dominant chez Mkhithar.

Si l'on voulait dénombrer et faire passer à un examen rigoureux tous les systèmes imaginés par les *computistes*²⁾ pour classer les faits connus de l'histoire du monde, il faudrait entrer dans de prolixes détails, qui n'apprendraient au lecteur rien de nouveau. Reposant toutes sur des faits, appuyés par des témoignages et concentrés par une logique serrée, ces combinaisons de l'intelligence humaine n'arrivent pas

2) Les auteurs de l'*Histoire universelle* anglaise ont donné dans leur *Préface générale*, t. 1^{er}, une *Table* de 98 dates différentes, assignées à la création, dont le chiffre le plus élevé est de 6984 ans, et le moindre 3618: écart, 3366 ans.

toujours sans quelque déviation à débrouiller le cahos des temps passés : du moins elles y établissent un ordre à-peu-près satisfaisant, et les parties faibles y ressortent assez bien, comme dans les calculs les plus exacts de l'astronomie, qui circonscrivent une erreur probable. Nous pouvons donc le dire hautement, aucune des sciences dites d'observation n'offre ni plus ni moins de chances de vérité que la chronologie, malgré ses fluctuations. Je me contenterai ici d'un exposé succinct de la série des résultats obtenus par la science chronologique, en ce qui concerne l'histoire de l'homme.

Jules-Africain, qui acheva sa Chronique en 221 de l'ère chrétienne, avait fixé la naissance de J. - C. à l'an 5515 du monde, en nombre rond, il s'arrêta à 5500 : c'est ce qu'on appelle l'ère alexandrine, suivie dans le Martyrologe romain³). Cependant à l'avènement de Dioclétien, les computistes d'Alexandrie retranchèrent delà 10 ans, peu après l'introduction, en 277, du cycle de 19 ans, par Anatolius, évêque d'Hiérapolis, d'où résulta l'ère de 5490, ou d'Antioche, fixée par le moine égyptien Panodore, à la fin du IV^e s. C'est ainsi que s'exprime l'Art de vérifier les dates.

Suivant M. Daunou, au contraire⁴), à l'avènement de Dioclétien, en 284, ou plutôt de Maximien-Hercule, en 286, les 10 années en question furent retranchées, pour faire coïncider ce fait avec la 1^{re} année d'un

3) Il existe pourtant des traces d'une ère mondiale de 5516 ans avant J. - C., dans un manuscrit géorgien de la Bibl. Imp. publique, où les dates sont calculées jusqu'en 964 de notre ère, par un moine de la Laure de S.-Saba, à Jérusalem; Mém. asiat. t. III, p. 271.

4) Études historiques, t. III, p. 398.

cycle lunisolaire; mais par la différente manière de calculer les olympiades, certains computistes obtenaient 5503 et d'autres 5493 ans avant la naissance de J.-C.: Panodore, pour arriver à une concordance purement conventionnelle entre les olympiades, l'ère du monde et l'ère chrétienne, plaça le commencement de celle-ci en 5493 — 5494, en automne: c'est l'ère d'Alexandrie réformée, connue sous le nom d'ère d'Antioche⁵). L'an 1^{er} de Dioclétien tombe en 5777, qui devrait être 288 de J.-C., et qui n'est en réalité que 285.

Jules-Africain ôtait une olympiade aux temps avant J. C., Panodore l'a rendue: delà la différence de 7 et non de 10 ans entre les ères de Jules-Africain et de Panodore. J'avoue mon impuissance à comprendre comment, malgré cette différence incontestée, Petau et M. Dulaurier soutiennent que les deux ères mondaines dont il est question ici reviennent absolument au même et se confondent avec une troisième, celle dite de Constantinople, assignant au monde une durée de 5508 ans avant la naissance de J.-C.⁶). Cette dernière, introduite à une époque que les historiens ne mentionnent pas, se montre pour la première fois dans la date du second concile écuménique de Constantinople, en 680, 1, et paraît avoir été imaginée, non moins arbitrairement que les précédentes, pour arriver à faire coïncider artificiellement des époques historiques. Il est permis de regretter que des hommes sensés

5) V. la critique de ce système par Syncelle, t. I, p. 591, 2, éd. de Bonn.

6) V. Dulaurier, Chronol. arménienne, p. 69, 167; dans sa Préface de la Chron. pascal, t. II, p. 28, Ducange n'est pas de cet avis.

aient cédé à de si faibles considérations, dont toutefois les résultats ne sont pas bien fâcheux, puisque 15 années sur une masse de plus de 50 siècles n'amènent pas une grande perturbation dans des calculs plus ou moins hypothétiques, d'ailleurs, comme je le dirai plus bas.

Entre ces différents systèmes se placent ceux qui ne varient que d'une ou deux années, comme celui de Cédrene, plaçant la naissance de J.-C. en 5506; de la Chron. pascale, en 5507, etc. D'autres systèmes offrent un écart plus considérable: c'est celui d'Antioche, comptant 6000 ans avant l'ère chrétienne; celui de certains computistes arméniens, fixant la naissance de J.-C. à l'an 5420 ou 5424, dont se rapproche beaucoup W. Hales, qui arrive à 5411 ans; celui des Géorgiens qui, pour une cause très facile à expliquer, arrivent à 5604 ans; le comput latin, de 4004 ans; celui des Juifs modernes, 3760; puis l'ère julienne, entièrement artificielle, 4714; enfin l'ère de 5198 ou 5200, suivant certains manuscrits, fixée par Eusèbe d'après un calcul rigoureux, qu'il est permis de ne pas approuver, mais qui du moins repose sur une base de calcul respectable, et qui a eu beaucoup d'adhérents.

Ainsi, malheureusement, la chronologie générale du monde n'est, comme toutes les sciences d'observation, qu'un arrangement plus ou moins arbitraire, des faits connus, logiquement combiné, d'après des systèmes qui ne peuvent être vrais et exacts tout à la fois, mais dont la vérité ou l'erreur ne sont pas susceptibles de démonstration absolue.

L'histoire, la vraie histoire, celle qui commence

avec l'homme, reste une énigme à déchiffrer: en fixer l'initiale et la durée jusqu'à l'ère chrétienne, ce sont deux problèmes qui occupent les computistes. Que l'homme soit jeune, en comparaison de la terre qu'il habite, c'est ce qui ne peut être nié, ce qu'admettent aujourd'hui comme certain non-seulement les savants ayant étudié la constitution de notre globe, mais avec eux les docteurs les plus orthodoxes; mais que l'âge vrai de l'humanité reste inconnu, qu'il soit aujourd'hui impossible de le fixer pièces en main, c'est ce qui n'est pas moins indubitable; car les découvertes les plus récentes, telles que celles de MM. Boucher de Perthes, Lyell et Lartet, et celles opérées dans les cavernes du midi de la France, après avoir subi l'épreuve de la critique la plus sévère, n'ont ajouté que de nouvelles incertitudes à ce que l'on savait précédemment. Les savants les plus consciencieux n'ont pu se mettre d'accord sur les inductions à en tirer⁷).

Comme toutes les sciences dites naturelles, la chronologie repose sur des faits observés, qui sont ici les témoignages écrits et les monuments. Or, de monuments remontant à l'origine du monde, il n'en existe

7) V. Bibl. univ. de Gen. LXIX^e a., t. XX^e, mois d'août 1864, Bull. scient. p. 352 sqq., les plus nouvelles découvertes paléontologiques; Rodier, Antiquité des races humaines, 2^e éd. Paris 1864. Cet auteur assigne 20,000 ans à l'existence des sociétés humaines, avant l'ère vulgaire. Nord, 4 avril 1865: aux abords du charbonnage de Sainte-Marie, faubourg de Charleroi, on a découvert, à une profondeur de 90 m., dans un terrain d'alluvion, un corps humain pétrifié, dents et chevelure intactes, ongles d'une longueur effrayante, chargé dans la région dorsale de coquillages resplendissants, qui ont subi la même transformation que le cadavre. Cf. Rev. Britann. févr. 1865, p. 500, une découverte d'ossements humains, *antédiluviens*, sur le bord de la Lesse, province de Namur.

aucun ; les plus anciens, comparativement nouveaux, tels que les pyramides⁸⁾, ne nous renseignent, lorsque la date peut en être fixée approximativement, que sur le second millénaire avant J.-C. Ainsi, en définitive, c'est au livre ou au témoignage écrit qu'il faut recourir, pour obtenir des notions positives.

Or le Livre par excellence, remontant lui-même à une époque de 1500 à 1700 ans avant notre ère, a éprouvé de telles vicissitudes, que la certitude qu'il apporte n'est pas absolue et sans nuages. De ce livre respectable, que tant de mains ont transcrit, qui, à trois et quatre mille ans de notre époque, circulait déjà en diverses langues, il existe trois rédactions, constituant des variantes inconciliables. Si l'on divise en deux périodes les temps qu'il embrasse, celle avant et celle après le déluge, on trouve pour la première un écart de 935 ou 955 ans, entre la version samaritaine, datant le déluge de l'an 1307, et celle des Septante, 2242 ou 2262 ; de 586 ou 606 ans, entre les mêmes Septante et le texte hébreu, datant le déluge de l'an 1656. Ces variantes reposent, comme on le sait, sur le nombre plus ou moins grand d'années attribuées aux patriarches antédiluviens, avant la naissance de celui de leurs fils qui entre dans la chaîne des personnages historiques, ancêtres de J.-C. Comme le dit quelque part Eusèbe, la plus forte probabilité est en faveur de la version des Septante, parce que les réductions opérées par les Juifs sur les dates de

8) Un mathématicien égyptien vient d'établir que les pyramides remontent à l'an 3300 avant J.-C. : ses conclusions se fondent, d'une part sur l'orientation de ces monuments, par rapport à l'étoile Sirius, de l'autre, sur la précession des équinoxes, qui l'a déplacée. Je laisse aux astronomes la discussion de cette solution.

paternité des patriarches antédiluviens ne tombent que sur les sept premiers, sans que l'on puisse s'en rendre logiquement raison, et respectent les trois derniers: ces réductions sont donc entachées d'arbitraire.

De bonne foi, il faut convenir que, pour l'histoire de l'humanité, ces quelques siècles antédiluviens en plus ou en moins n'ont aucune importance réelle. Les discussions auxquelles ont dû se livrer les philologues pour constater et expliquer les variantes dont il s'agit ne sont donc pas de nature à diminuer la foi qu'une saine critique ne peut refuser aux récits de Moïse.

Cependant, pour les temps postdiluviens, les variantes ne sont ni moins considérables ni moins nombreuses, dans une foule de petits détails, et l'écart, désormais très important pour ses conséquences, est aussi trop fort pour ne pas être signalé: du déluge à l'ère chrétienne le texte hébreu de la Bible ne donne que 2348 ans; Eusèbe 2956 ans, le comput de Constantinople 3236 ans: écart, 918 et 310 ans, des deux premiers calculs relativement au troisième. Toutefois il faut faire remarquer que la plus notable partie de cette différence tombe sur six des générations précédant Abraham, i. e sur une époque où les points de comparaison manquent, où aucun peuple n'a laissé d'histoire écrite; car les dynasties égyptiennes ne sont pas encore éclaircies, ni les annales de la Chine suffisamment démontrées authentiques. Ainsi les graves incertitudes de la chronologie n'affectent que cette partie de l'histoire de l'homme qui échappe au contrôle.

Il est bien digne de remarque qu'en général les résultats fournis par chaque texte et ceux admis par chacun des auteurs de chronographie universelle sont

conséquents et justes *in globo*, quand on additionne les grands groupes de chiffres, embrassant l'intervalle d'un fait important à l'autre, et qu'on arrive au résultat final; mais quand on veut contrôler les résultats dans tous leurs éléments, par l'addition des petites sommes, formant les groupes isolés, il n'est pas rare de trouver quelques années en plus ou en moins. Ainsi Eusèbe, le plus exact et le plus rigoureux de tous les computistes, n'est pas toujours d'accord avec lui-même, p. ex. en ce qui concerne les rois latins, Chron. II, 29 et les Tables, ni avec Sam. d'Ani, p. 23. Notre Mkhithar fournit aussi des exemples frappants d'inconséquences et de contradictions. De son côté le savant Ducange a déjà fait remarquer, dans sa Préface de la Chronique pascale, les négligences ou imperfections des calculs de détails de plusieurs chronographes byzantins.

Si donc de pareilles incertitudes, erreurs et contradictions se révèlent pour des temps comparativement modernes⁹⁾, à combien plus forte raison sont-elles explicables pour la haute antiquité, sans que la foi au résultat final doive en être ébranlée chez les critiques les moins indulgents. L'essentiel est de savoir: 1° si les intervalles de temps admis par les computistes, les plus longs comme les plus courts, suffisent pour expliquer la diffusion de la race humaine sur la surface du globe; 2° si les données fournies par le Livre sont ou non en contradiction inconciliable avec d'autres, éga-

9) Je rappellerai ici, seulement pour mémoire, les doutes qui existent chez les historiens les plus instruits, p. ex. sur la date de la fondation de Rome, de la naissance du Sauveur et de l'initiale du 1^{er} millénaire de l'empire de Russie.

lement ou plus certaines. Or, quant au premier point, il est certain : que l'intervalle de 2348 ans, donné par le texte hébreu entre le déluge et l'ère chrétienne; 2956, calcul d'Eusèbe pour la même époque; 3266, ère de Constantinople, suffisent et au-delà pour rendre raison de la propagation de l'espèce humaine lors de l'ouverture de notre ère. L'écart de 918 et de 310 ans entre le texte hébreu et le calcul d'Eusèbe, d'une part, de l'autre relativement à l'ère de C. P., quelque grave qu'il soit, reste pour ainsi dire sans valeur, si l'on prend en considération l'impossibilité d'apprécier et de constater la population du globe à l'ouverture de l'ère chrétienne. Si l'on a pu, par un simple calcul sur le papier, poser que, dès avant le déluge, déjà en 714 du monde, la postérité des patriarches *pouvait* s'étendre à plusieurs milliards d'hommes¹⁰⁾, il faut admettre que, durant les 24 ou 30 siècles suivants, les hommes, tout en fournissant une moins longue existence, ont pu se multiplier jusqu'à un nombre inappréciable, dans la seconde époque de l'humanité. On a vu et l'on voit encore, même dans nos pays de monogamie, la tombe de tel père de famille entourée de plusieurs centaines de fils et d'arrière-petits-fils, jusqu'à la quatrième génération¹¹⁾. Qu'était-ce donc en Asie, dans les temps primitifs, sous le système de la polygamie régulière? Quant au second point, la certitude qui résulte des données historiques n'est pas si fragile qu'elle puisse être ébranlée par des variantes de manuscrits.

10) Cod. apocr. Vet. Testam. I, 67, 8.

11) Les deux derniers rois de Géorgie, Erclé II et Giorgi XII, avaient eu chacun 24 enfants, de trois épouses légitimes.

On ne gagne que peu de chose en prétendant que pour les temps les plus reculés il s'agit dans la Bible d'années lunaires, qui ne sont que d'un trente-troisième plus courtes que les années solaires; on tombe même dans de ridicules conséquences en disant — sans aucun fondement du reste — que les années de Moïse sont des sos chaldéens, de deux mois chacun; car dans ce cas les 230 années de la paternité d'Adam se réduisent à 38 ans, et les 162 de Jared à 27, d'après les Septante; d'après le texte hébreu, à 21 a. 8 m., 10 a. 4 m. Et puis, à quelles minimes proportions se réduiraient les années de paternité des personnages postdiluviens! Le savant M. Dozy me paraît avoir trop légèrement traité l'histoire de cette époque, dans son ouvrage: *Die Israeliten zu Mekka*, . . . Leipzig, 1864; v. *Journ. asiat.* octobre — novembre 1864, p. 447.

Il n'est pas de notre compétence de dire, si les historiens bibliques ont écrit ou non sans conscience d'eux-mêmes, sous une impulsion extra-naturelle: peu importe au point de vue de la science. La langue et les mots dont se servent ces auteurs sont une langue et des mots humains, signifiant là ce qu'ils signifient dans l'usage ordinaire, mais qui doivent être lus avec intelligence et consciencieusement analysés.

Aujourd'hui il n'existe aucun doute, pour les croyants les plus soumis, non plus que pour les critiques les plus éclairés et les plus exigeants, sur l'antiquité, non encore définie toutefois, du globe terrestre, antérieurement à l'homme qui l'habite. Depuis qu'au XVI^e s. Bernard Palissy, en exécutant des fouilles profondes à la recherche des argiles les plus favorables à la création de ses belles poteries, dé-

couvrit au sein de la terre les premières médailles du déluge, jusqu'aux savantes explorations des Cuvier, des Elie de Beaumont, des Léopold de Buch, les preuves de cette haute antiquité se sont fort multipliées; mais déjà au IV^e s. de notre ère l'habile chronographe Eusèbe ¹²⁾ dit que de son temps on avait remarqué, sur les plus hautes montagnes du Liban et dans des fouilles faites pour extraire des pierres à bâtir, des débris d'êtres marins, qui lui avaient suggéré des idées analogues: c'est du Livre, étudié et compris différemment par ses lecteurs, que dérivent toutes nos connaissances chronologiques avant le déluge et jusqu'à l'ère chrétienne, avec leurs variantes. Les détails sont discutables, le fonds reste, au-dessus de toute atteinte.

Cette manière savante de raisonner la foi est exposée avec beaucoup de bonheur dans un excellent ouvrage, *La Cosmogonie de Moïse*, comparée aux faits géologiques, par Marcel de Serres, 3^e éd., Paris, 1860, 2 v. in-18°; elle avait été soutenue au XIII^e s. par le très savant et orthodoxe docteur arménien Vardan, qui pose dès les premières lignes de son *Epitomé*, p. 3, que Moïse se représentait la création sous les trois conditions: «*безвременности, безмѣрности и безмѣстности*, sans fixation de temps, de limites ni de lieu.» Aussi M. Marcel propose-t-il de lire les premiers mots de la Genèse: «*In principio Deus creaverat coelum et terram*, au commencement Dieu *avait créé* le ciel et la terre.»

Je crois encore devoir recommander aux personnes

12) Chron. I, 130, 1. Cf. Bibl. univ. de Gen. janvier 1865, p. 159, l'analyse d'un ouvrage du D^r Luthard.

qui veulent approfondir les questions de chronologie antérieure à l'ère chrétienne et s'en rendre un compte rigoureux, l'Essai historique et critique sur les dates de la Bible, par Ath. Coquerel, dans: Biographie Sacrée, 2^e éd. Paris et Genève, 1837, 8°. Cet Essai, qui occupe les pp. 650 — 744, a été rédigé avec parfaite connaissance du sujet, des sources bibliques et de la littérature exégétique, et avec une bonne foi incontestable dans la recherche de la vérité. Le but en est de démontrer, en citant chaque texte, en détaillant les époques, en s'appuyant sur plus de 46 ouvrages capitaux de haute érudition, que la Bible n'est point un traité de chronologie, et que, dans l'état actuel des textes originaux, il est impossible, sans combinaisons plus ou moins arbitraires, d'en tirer un système complet de toutes pièces. En tout cas, la rédaction des Septante, puis la traduction samaritaine, lui paraissent préférables au texte hébreu, trop court et souvent inconséquent. L'auteur, après avoir cité et passé en revue les passages fondamentaux, admet:

	Eusèbe.
d'Adam au déluge.....2242 a.	2242.
» à Abraham.....3186 » au lieu de	3184; + 2
d'Abraham à l'exode..... 716 » »	505; + 211
de l'exode à la séparation des 10 tribus..... 684 » »	516; + 168
de la séparation à la captivité de Juda..... 376 » »	394; — 18
de la captivité à l'ère chrétienne 585 » »	599; — 14
<u>5547</u>	<u>5198 + 381 — 32</u>

J'avoue n'être pas toujours convaincu de la nécessité des déductions par lesquelles l'auteur a été amené à augmenter la plupart des évaluations de l'évêque de Césarée, en sorte qu'il a trouvé un surplus final

de 349 ans; mais je rends justice à la sagacité de sa critique et à la parfaite clarté d'exposition dont il fait preuve. Il est lui-même un brillant exemple de l'inutilité de chercher dans les livres historiques de la Bible ce qui n'y est pas, une chronologie rigoureuse et inattaquable.

Je reviens maintenant à mon sujet. Constater le système chronologique suivi par Mkhithar, en critiquer les dates, rechercher les sources où il a puisé, tel est le seul et unique but du présent écrit; car je n'ai pas la présomption de refaire toute la chronologie depuis la création jusqu'au commencement de l'ère chrétienne.

Mkhithar donc, pour les temps antédiluviens, s'inspire de Samouel d'Ani, c.-à-d. d'Eusèbe, suit pas à pas le chroniqueur Mikael Asori, ou du moins les mêmes sources que celui-ci a consultées, prend hardiment ses renseignements supplémentaires dans les traditions rabbiniques consignées dans les livres apocryphes, tels que la Vie d'Adam, le Livre d'Enoch, la Petite-Genèse, l'Assomption de Moïse, les Révélations de S. Méthode, et dans toute la collection de ces curieuses fantaisies rabbiniques, ramassées par Fabricius dans son *Codex apocryphus veteris Testamenti*, publié à Hambourg en 2 vol., en 1722. Bien qu'il ne les cite jamais, on voit par les deux listes contenues dans son livre qu'il les a lus et consultés, et les nombreuses indications que j'en ai scrupuleusement recueillies prouvent que ç'a été là une de ses principales autorités. Pour ne rien dire de la contre-bible de Josèphe, nous ne devons pas, nous modernes, traiter trop dédaigneusement des traditions

et des livres dont les apôtres n'ont pas craint de faire usage dans leurs écrits. S.-Pierre, S.-Paul, S.-Jude, ont emprunté des passages aux livres d'Hénoch, d'Elie, aux Révélations de Jérémie, et les pères des premiers siècles de l'église en citent également plusieurs. Syncelle, au VIII^e s., a pris à pleines mains dans la Petite-Genèse et autres écrits analogues à celui-là. Il faut bien admettre qu'au temps du Bas-Empire les écrits dont il s'agit jouissaient d'un certain crédit, puisque, outre les Byzantins, les historiens de l'Arménie en ont tant profité, et qu'encore aux XII^e et XIII^e s. Aboulfaradj et Mikael Asori ont sans hésiter farci leurs histoires de ces traditions.

Comme Samouel et Eusèbe, Mkhithar enrégistre les notices fournies spécialement par le texte des Septante sur les dix premiers patriarches; afin de compléter, suivant son plan, énoncé dans l'Introduction, les récits de Moïse, il donne les noms des femmes des patriarches, inconnues à l'historien sacré; il le fait, à ce qu'il semble, d'après Samouel d'Ani, non sans quelques variantes, car les Rabbinites se sont permis à ce sujet d'innombrables licences; mais d'où Samouel d'Ani s'est-il renseigné à ce sujet, c'est ce que je n'ai pas toujours réussi à découvrir.

L'âge des dix patriarches antédiluviens, lors de leur paternité, et conséquemment l'année mondaine qui y répond, ne sont pas toujours donnés par Mkhithar en conformité avec Eusèbe; en outre, soit l'auteur, soit celui qui a joint à son livre les calculs chronologiques, n'ont pas toujours établi correctement la concordance entre le chiffre du texte et l'ère mondaine inscrite en marge, et malheureusement l'éditeur de Moscou, sans

doute par suite du peu d'importance qu'il attachait à un travail si défectueux, n'a fait à cet égard aucun effort de critique. Il paraît avoir simplement reproduit son manuscrit tel qu'il était.

Ainsi, bien que le chiffre final de la période antédiluvienne soit en réalité, d'après les dates partielles du texte de Mkhithar, l'an 2262 d. m., porté au Résumé, en marge on lit 2242: chaque date est appuyée de quelque bonne autorité, l'ensemble manque de conséquence. Ainsi encore cette différence de 20 ans, qui devrait se faire sentir dans tout l'ouvrage, n'a aucune influence sur les dates postérieures, et même en ajoutant ces 20 ans au résumé général, pour obtenir la date eusébienne de la naissance de J.-C., 5198 d. m., on n'arrive encore qu'à 5194.

Cela étant, on se demande si les dates de l'ère mondaine inscrites à la marge chez Mkhithar, même dans le manuscrit de l'Académie, de beaucoup supérieur à l'imprimé, sont bien le produit du travail du chronographe arménien, ou si elles ont été calculées par d'autres et successivement modifiées par les copistes. Prenant en considération les variantes des manuscrits originaux de la Bible, la dernière supposition me paraît être la vérité.

Pour entrer maintenant dans le détail, avant le déluge il n'y a guère entre les manuscrits des Septante qu'un écart important, de 20 années: 2262, date du déluge admise par Jules-Africain, 2242 chez Eusèbe; dans son texte, Mkhithar suit la première leçon; en marge et dans le résumé du manuscrit de l'Académie, on trouve la seconde.

Pour les temps postérieurs, Mkhithar suit pas à

pas Eusèbe dans l'exposition des générations et de la série des personnages historiques, omet comme lui la génération de Caïnan, fils d'Arphaxad, et les 111 ans de domination étrangère en Judée; mais d'abord, au lieu de l'ère d'Abraham, cette heureuse invention d'Eusèbe, il se borne constamment aux années du monde; parfois aussi les dates de paternité des patriarches offrent de légères variantes, celles de l'ère mondaine des fautes de réduction et une non-conformité avec les déterminations du chronographe de Césarée.

Par ex. il place à tort Samiros, au lieu d'Aloros, parmi les rois Caïnides antédiluviens; il omet 4 ans de l'ère mondaine de la génération d'Arphaxad, fixe arbitrairement la construction de la tour de Babel, diminue de 2 ans la génération de Ragav, attribue 3 ans de règne aux rois de Judas Ioakim et Ioachaz etc.

En ce qui touche l'histoire profane, notre auteur allègue souvent des faits dont les témoignages primitifs n'ont pas été retrouvés, anticipe ou recule des synchronismes, sans raison connue ni appréciable.

Par ex. il nous dit que, lorsqu'on le portait au tombeau, Jacob leva la tête et salua une colonne bénie; il dit, d'après le philosophe inconnu Apolim, que Moïse inventa un nouvel alphabet, de 22 lettres; il place Dédale quatre siècles plus haut que l'époque qui lui est vulgairement assignée; il parle, en 3768 du monde, d'un certain Philatos ou Philartos, qui a décrit les moeurs de tous les êtres vivants: ne serait-ce pas, sauf l'anachronisme, Paléphate, très souvent cité par Eusèbe, à propos de différentes traditions mythologiques? Il parle d'une fille de Jephthé, nommé Eligi,

que ce personnage «regardait comme sa croix;» il mentionne un juge Emagar en 4107 d. m., dont ne parle point la Bible, et qui paraît n'avoir d'analogue que dans l'Hypommesticum de Josèphe, auteur chrétien, de la fin du VII^e s.; sous l'année 4680, il nous apprend que le nom d'Esther signifie «la Petite-Source;»...

Après Salomon le défaut d'exactitude dans les dates mondaines est encore plus sensible, parce que l'auteur a perdu de vue que le synchronisme de ce prince n'embrasse que les quatre premières années de son règne, ce qui constitue un écart fondamental de 36 années, qui ne reste pas constamment le même dans les synchronismes subséquents: d'ailleurs ici les fautes de calcul sont évidentes et palpables.

Pour les 13 générations postérieures à la captivité, Mkhithar n'a fait que copier les dates de paternité fournies par Samouel d'Ani, p. 12, qui ne peut pas les avoir imaginées de sa propre autorité, et les a puisées dans une source restée pour moi inconnue. Toutefois, en copiant son modèle, notre auteur a oublié que chacun de ces synchronismes s'arrête à la première année de la génération indiquée, au lieu de l'embrasser tout entière, comme cela a lieu jusqu'à la construction du temple par Salomon; en outre, son oeil s'étant fourvoyé, il a transposé les indications d'un personnage à l'autre, et calculé à tort et à travers les années de l'ère mondaine. Il a encore fixé à 41 ans, Dieu sait d'après quelle autorité, l'âge de Joseph lors de la naissance du Sauveur, et se trouvant par son calcul éloigné de 118 ans du chiffre d'Eusèbe, il a mis à tout hazard la date 5198 devant l'événement qui termine sa II^e Partie.

Ainsi, en somme, Mkhithar ne sera point une autorité, pas plus que la chronique de Nicéphore et d'autres du même genre, que l'on consulte et cite cependant, à titre de renseignements; il n'est remarquable que par quelques faits nouveaux ou peu connus, et par les fautes que la critique y fait découvrir; enfin, s'il a erré, ce qui est indubitable, n'oublions pas qu'il s'agit d'un écrivain de la fin du XIII^e s., dont il fallait simplement déterminer la valeur dans la littérature de son pays.

Rendons compte maintenant de la III^e et dernière partie de l'Histoire chronologique de Mkhithar.

Cette partie renferme un intervalle de 1289 ans, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'année où fut mis à mort par Arghoun-Khan le roi de Géorgie Dimitri II, le Dévoué, et un peu plus de 400 faits, soit, comme il le dit lui-même dans son épilogue, «un sur mille, deux sur une myriade,» ou exactement un fait pour un peu plus de trois années. En lisant, pour l'exécution de son plan, les ouvrages historiques, il n'a noté que les événements qui, pour une raison quelconque, lui ont paru mériter une attention particulière et formé de la sorte son mince recueil.

Pour caractériser ce travail nous devons examiner: 1^o les faits réunis; 2^o le système d'après lequel ils sont rangés, 3^o la chronologie ou les dates qui leur sont assignées.

Si notre auteur, comme il s'exprime dans une courte Introduction, avait purement et simplement en vue son pays, il devait choisir les points saillants de l'histoire des Arsacides arméniens jusqu'en 428, époque où ils ont été anéantis, de celle des Sassanides et des em-

pereurs grecs en contact avec l'Arménie jusqu'au milieu du V^e s., puis indiquer les faits et gestes des gouverneurs perses, des osticans musulmans, ayant remplacé les monarques arsacides, des premiers gouverneurs de la race des Bagratides et des Mamiconians, et ainsi de suite jusqu'à la fondation du royaume de Cilicie et à l'époque mongole: le tout, entremêlé de synchronismes tirés de l'histoire des contrées limitrophes de l'Arménie et ayant eu quelque influence sur ses destinées.

Au lieu de cela, dans l'espace de 551 ans jusqu'à la réforme du calendrier arménien, à-peine est il fait mention une vingtaine de fois de personnages purement arméniens ou ayant agi sur l'Arménie; l'extinction des Arsacides est à-peine mentionnée en son lieu; des gouverneurs perses, pas un mot, un seul catholicos est nommé. Seulement dans la suite l'auteur revient un peu plus fréquemment à l'histoire arménienne. Pourquoi cela? parce que chez les historiens qu'il a lus l'Arménie est pour ainsi dire passée sous silence, dans le cours des premiers siècles du christianisme.

On conçoit l'utilité de recueils, tels par exemple que la bonne Chronique du patriarche Nicéphore et les Dates de Wakhoucht, nommés dans la littérature historique *Regesta*: sous une année donnée les événements contemporains sont transcrits les uns après les autres, parfois pêle-mêle et sans ordre. C'est au lecteur curieux de chercher les dates réelles et positives, de mois et de jour, par conséquent l'ordre dans lequel les faits se sont accomplis: on obtient alors des livres dans le genre de l'utile Chronographie by-

zantine de M. Muralt, de la bonne Chronographie russo-livonienne de M. Bonnell, et quand les sources sont indiquées soigneusement, comme chez les deux habiles compilateurs que j'ai nommés, ces sortes de livres s'élèvent à la hauteur de vrais manuels historiques.

Loin de là, Mkhithar nous offre un fouillis de faits se suivant non chronologiquement, mais au fur-à-mesure qu'il les a notés, souvent par anticipation, ou à des dates postérieures, à de très longs intervalles, d'abord irréguliers, puis de 20, puis enfin assez régulièrement de dix ans, dans les dernières pages de son livre; il ne paraît pas avoir eu conscience de la distance qui sépare les événements, en sorte qu'il ne les a pas même distribués dans l'ordre réciproque des temps, et les dates marquées au commencement de chaque synchronisme, décennal ou moindre, sont généralement si peu exactes qu'on ne saurait y avoir confiance sans les soumettre à un examen critique détaillé.

Une circonstance particulière porte à croire que les dates si clair-semées dont nous parlons ne sont pas de la main de Mkhithar lui-même; car dans l'imprimé ce sont partout seulement des dates chrétiennes, même depuis l'an 552, donné là comme initiale du comput arménien; or on sait que les notations de l'ère de l'incarnation sont exceptionnelles, sur les monuments et dans les livres arméniens, où il serait facile de les compter, depuis la 2^e moitié du VI^e s., tandis que le manuscrit de l'Académie, qui place plus exactement l'ouverture de l'ère arménienne en 553 — soit 551 — continue jusqu'à la fin à ne donner

que les dates arméniennes, qui ont plus de chance d'être originales.

On se demande donc avec raison, si c'est Mkhithar ou quelqu'un de ses lecteurs, anciens ou modernes, qui a calculé et écrit les dates de son recueil; mais que ce soit lui ou un autre, il est certain qu'à-peine en rencontre-t-on chez lui une douzaine concordant avec les chiffres critiqués et admis par les historiens. On y trouve, au contraire, de fréquents et affreux anachronismes, dont voici quelques exemples tirés des premières pages. Il met Galien le médecin, né en 131 de J.-C., au même temps que le philosophe juif Philon, antérieur de plus de 100 ans; il rapporte l'invention des reliques de S.-Etienne Protomartyr après l'an 410, bien que Mikael Asori raconte le fait sous le règne de Théodose-le-Grand, donc avant l'an 395; notre manuscrit place le concile écuménique d'Ephèse en 438, comme Samouel d'Ani, au lieu de 431, et le conciliabule de la même ville en 460, encore comme Samouel d'Ani, en 462, tandis que l'imprimé donne la vraie date 449; il raconte la construction de la ville de Carin, Erzroum ou Théodosiopolis, sous l'an 452 — Samouel d'Ani, en 444, — tandis que l'histoire byzantine donne le fait en 416, S.-Martin en 415; comme Samouel d'Ani, il place le concile écuménique de Chalcédoine en 472, au lieu de 451; il mentionne sous l'an 500 l'évêque de Nisibe Barsoma, célèbre pour ses cruautés contre les chrétiens non monophysites, tandis que ce sectaire est de la seconde moitié du V^e s.; enfin, car il faut s'arrêter, il raconte le massacre des chrétiens homérites de Négra après l'an 565, tandis que ce fait est de l'an 523, 4, du temps de

l'empereur Justin 1^{er}. Il serait facile de multiplier les citations.

Au milieu de ce fatras j'ai pourtant trouvé un fait intéressant, l'indication d'un premier concile de Nicée, où fut condamné Sabellius, en la 21^e année de l'empereur Adrien, 138 de J. - C. Ce concile, dont parle aussi Aboulfaradj, dans sa Chronique syriaque, a été omis dans la liste si riche de l'Art de vérifier les dates.

La rareté des dates, chez Mkhithar, peut en quelque façon s'expliquer. Il paraît, par la nature et par l'ordre des faits qu'il a recueillis, et par les termes mêmes dans lesquels il les expose, qu'il a principalement puisé chez Mikael Asori, écrivain syrien du XII^e s., dont l'ouvrage fut traduit en arménien presque sous les yeux de l'auteur et n'existe plus qu'en cette langue; chez celui-ci les dates sont rares également, fort peu concordantes avec celles des Byzantins et jamais avec celles de l'ère arménienne, qu'il cite généralement à faux, lui ou son traducteur; quand Mikael a attaché un chiffre quelconque à un fait majeur, il formule les suivants par les termes: dans ce temps-là, aux jours de tel personnage, au même temps, un an, deux ou trois ans après. Mkhithar ou ses lecteurs, n'en sachant pas plus long, ont omis le chiffre principal, qu'il fallait réduire d'après l'ère syrienne, et conservé, quoique non toujours, l'ordre des synchronismes.

D'ailleurs, quel est le caractère dominant du recueil de Mkhithar? Au soin avec lequel l'auteur enregistre dans la première moitié de sa III^e Partie les noms des personnages syriens les plus célèbres, les

faits intéressant spécialement Edesse, Antioche et les localités du vaste diocèse des maphriens, on sent que son travail respire quelque chose de jacobite; qui sait même, si ce n'est pas la simple traduction d'une chronique syriaque, aujourd'hui perdue? Sans que l'on en voie la raison, chez un auteur arménien, qui veut traiter spécialement l'histoire de son pays, Jacques d'Edesse, Barsam, Barsoma, Jacques de Sroudj, Jacques fils de Bar Salib, et autres coryphées du monophysitisme sont mentionnés coup sur coup chez Mkhithar, avec les éloges ou le blâme qu'ils méritent, comme coréligionnaires ou adversaires de l'écrivain. C'est aux conseils de M. Pétermann, de Berlin, que je dois d'avoir dirigé dans ce sens mes recherches. Pour acquérir donc des notions précises, en suivant ce filon, j'ai parcouru en entier, outre les Tableaux chronologiques de Samouel d'Ani, la Chronique syriaque d'Aboulfaradj ¹³⁾ et la Biblioth. orientale d'Assémani; là les chroniques de Zacharia, celles de l'anonyme d'Ephèse, de Jean d'Asie, de Denys de Telmahar et les riches notes du savant Maronite m'ont fourni une ample moisson. En dernier lieu j'ai lu rapidement la précieuse Histoire de Mikael Asori. Ainsi plus des deux tiers des événements enrégistrés par Mkhithar se sont retrouvés dans les ouvrages susmentionnés et surtout chez le patriarche syrien, qui est comme le fonds, le prototype du recueil; pour les

13) Toutefois Aboulfaradj étant mort en 1286, il est presque impossible que Mkhithar ait eu connaissance de son travail, mais certain que tous les deux ont puisé aux mêmes sources, et en tout cas Mkhithar nomme l'ouvrage du patriarche syrien à la dernière place chronologique de ceux qu'il a lus.

autres, ainsi que pour les véritables dates des événements, c'est aux sources purement arméniennes, ainsi qu'à l'histoire byzantine, que j'ai dû avoir recours.

Quant aux faits très peu nombreux, dont je n'ai rien dit, ou je n'ai pas réussi à les retrouver dans les sources, ou je les ai jugés suffisamment connus pour que le lecteur puisse en déterminer l'époque. Dans le premier cas je reconnais mon impuissance; dans le second, j'espère que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de ne m'être pas acharné à grossir démesurément un travail déjà plus considérable que ne le mérite l'oeuvre de Mkhithar.

Sans doute tous les faits ont une égale importance scientifique, si non politique: un tremblement, une inondation, une comète, un petit phénomène ou une simple singularité historique, bien constatés chronologiquement, sont des repères aussi utiles que la prise d'une puissante forteresse, la mort d'un personnage célèbre; mais je n'ai pas toujours été libre du choix, entre avouer mon ignorance ou m'étendre sur des faits vaguement indiqués.

A l'égard de la chronologie je n'ai guère été moins embarrassé que dans les deux premières parties, renfermant les faits bibliques. D'abord, comme notre auteur suit le système d'Eusèbe, faisant naître J.-C. deux ans avant l'ère vulgaire, on peut déjà conclure à priori que ses dates, du moins aux premiers siècles, soit dans l'imprimé, soit dans le manuscrit de l'Académie, doivent être en désaccord d'autant sur la chronologie admise chez les Byzantins et chez les occidentaux.

Ensuite Mkhithar ayant puisé la majeure partie de

ses matériaux chez les auteurs syriens, qui font usage de l'ère des Grecs ou plutôt des Séleucides, il faut savoir comment ses modèles eux-mêmes entendaient l'usage de cette ère, et ce n'est pas une mince difficulté. L'habile critique M. Saint-Martin ayant consacré une de ses meilleures dissertations à de Nouvelles recherches sur l'époque de la mort d'Alexandre, voici ce que j'ai tiré de ce travail, qui a fait autorité lors de son apparition, en 1820.

Suivant Eusèbe, Alexandre mourut en la 1^{re} année de la 114^e olympiade, 1692 dequies la vocation d'Abraham, soit 322 ou plutôt 324 avant J.-C.; d'après lui encore, les livres des Machabées font commencer le règne ou l'ère des Grecs dix ans plus tard, en 1702 d'Abraham, soit 312 ou plutôt 314 avant J.-C.; mais l'opinion générale place le commencement de l'ère des Séleucides à l'avènement de Séleucus Nicanor, en 1704 d'Abraham, qui est réellement l'an 312: c'est ce Séleucus qui a donné son nom à l'ère dont il s'agit.

Or M. S. - Martin a démontré clairement dans ses Nouvelles recherches, p. 3, 9, 53, qu'Alexandre mourut le 22 juin de l'an 324 avant J.-C., et que cette mort est l'initiale d'une ère, dite d'Alexandre, antérieure de 12 ans à celle des Séleucides, avec laquelle elle est souvent confondue. Plus loin cependant, p. 44, le savant français énonce comme établi le fait «que l'ère des Séleucides s'ouvre réellement en 311; qu'il n'en exista jamais d'autre dans l'antiquité, et que celle qui remonte à 312 a été produite par une réforme faite dans la Syrie romaine, et dont le résultat fut de donner pour commencement à cette ère

une époque julienne, pour un temps antérieur de près de trois siècles à la réforme de Jules-César. C'est de la seule et véritable ère des Séleucides que se servent les auteurs du livre des Machabées, en la subordonnant cependant à la forme des années juives.»

Les auteurs de l'Art de vérifier les dates ne sont pas tout-à-fait de cet avis. Suivant eux l'ère dite d'Alexandre s'ouvre en 324 avant J.-C., sous Philippe Aridée, aussitôt après la mort du conquérant macédonien; mais celle des Séleucides, dite aussi des Syriens et, chez les Juifs, des contrats, court 311 ans et 4 mois pleins avant J. - C. : elle appartient donc, évidemment à l'an 312 pour les quatre premiers mois, en sorte que, s'il s'agit de faits dont le mois et le jour ne sont pas connus, cela est suffisant pour faire admettre cette dernière initiale. Le plus embarrassant, c'est qu'il existe des documents prouvant que certains prennent le mois de septembre et d'autres le mois d'octobre comme ouverture de l'année, ce qui peut souvent donner la différence d'une année entre des faits accomplis à un seul mois d'intervalle.

De leur côté les écrivains syriens ont adopté un système différent, et pour ainsi dire chacun le sien. Aboulfaradj, dans la partie de sa Chronique syriaque antérieure à l'ère chrétienne, n'a pas suivi les supputations d'Eusèbe et n'est pas toujours conséquent avec lui-même. Ainsi, à la p. 15, il compte d'Adam à la mort de Moïse 3851 ans: dans ce compte sont compris 122 ans de la génération du 2^e Caïnan, qu'Eusèbe et, d'après lui, notre Mkhithar n'admettent pas, puisque suivant lui la mort de Moïse eut lieu en 3729 d. m., soit 122 ans plus tôt. P. 11, la 40^e a. de la

promesse faite à Abraham tombe *environ* l'an 3300 du monde. Il faudrait pour être conséquent 3346: c'est donc une irrégularité, résultant du mot vague *environ*. P. 28, de la première construction à la

destruction du temple de Salomon..	525 a.	Eus. 442 a.	écart,	83 a.
d'Adam à la ruine du temple.....	4516 a.	» 4612 a.	»	96 a.
du 1 ^{er} temple à sa restauration....	508 a.	» 512 a.	»	4 a.

Quant à l'ère grecque ou des Séleucides, Aboulfaradj dit, p. 39, qu'elle s'ouvre 12 ans après la mort d'Alexandre, au règne de Séleucus, et, p. 48, que la naissance de J.-C. tomba en 309 de cette ère; mais il ajoute, et bien avec raison, que tout le monde n'est pas d'accord à ce sujet.

Voici encore une date incohérente: cet auteur dit, p. 99, que la 12^e année de l'empereur Héraclius coïncida avec l'an 6130 du monde, 933 de l'ère des Séleucides, 604 de J.-C.; or Héraclius étant monté sur le trône en octobre 610, sa 12^e année fut 622 de l'ère chrétienne; puis, si l'on retranche 622 de l'ère du monde indiquée, on a pour reste 5508, ère de Constantinople, qui n'est pas celle admise par Aboulfaradj; si enfin de l'ère des Séleucides on retranche, d'après lui, 309, on a 624 et non 604 pour l'année chrétienne; si l'on retranche 622, on a 311 pour l'année grecque de la naissance de J.-C. En un mot, ces trois dates ne concordent pas entre elles, ni avec ce que l'on sait d'ailleurs. Pour éviter d'inutiles discussions le traducteur du livre d'Aboulfaradj a généralement réduit son ère grecque à l'année chrétienne par l'initiale 311, sans faire attention à ce que l'auteur a dit à la p. 39.

L'auteur de la Chronique d'Edesse suit le même

système chronologique qu'Aboulfaradj. Cette mince chronique, qui depuis J.-C. n'est presque qu'une simple liste des évêques d'Edesse, et qui s'étend entre les années 180 et 850 des Grecs, 131 avant, 539 après J.-C., affirme la naissance du Sauveur en 309; mais Assémani, *Bibl. or.* I, 387, prouve par l'analyse de plusieurs dates qu'en réalité c'est l'année 311. L'auteur, quel qu'il soit, a indiqué inexactement la date des deux conciles d'Ephèse: pour le premier, en 744 des Grecs, qu'Assémani a remplacé avec raison par 742, comme il se voit chez Aboulfaradj, *op. cit.*, année correspondant précisément à 431 de J.-C.; pour le second, en 756 des Grecs, qu'il faut nécessairement corriger en 760—449 de J.-C., encore ces deux dates ne deviennent-elles justes qu'en les réduisant, comme l'indique Assémani, par l'initiale 311. Evidemment cette manière de calculer tient par le fond au système d'Eusèbe.

Un autre auteur syrien, Jean, évêque d'Asie, dans son *Histoire*, qui embrasse l'époque de Théodose II à la fin du règne de Justin-le-Jeune, paraît avoir fait usage d'une ère grecque postérieure de 10 ans à celle généralement employée. Mais la variante remarquée par Assémani n'est peut-être qu'une erreur échappée à l'écrivain ou au copiste. Au reste, il faut le dire, les chroniqueurs syriens ne se distinguent pas par une exactitude rigoureuse, soit qu'ils n'aient pas eu des idées bien nettes sur la chronologie, soit qu'ils n'aient pas su réduire les années d'un système à celles d'un autre, soit enfin qu'ils aient copié parfois sans critique ce qu'ils trouvaient dans les sources antérieures.

Le patriarche monophysite Denys, de Telmahar, qui florissait vers la fin du VIII^e s., a écrit une histoire de 6000 ans, depuis la création jusqu'à l'an 775 de J.-C., que l'on trouve tantôt complète, tantôt abrégée, et qui peut-être, sous la dernière forme, aura fourni la plupart des matériaux de l'ouvrage de Mkhi-thar. Il place, comme Eusèbe, le déluge en 2242, la vocation d'Abraham 942 ans après, mais il compte 2016 jusqu'à J.-C., au lieu de 2014, et fait naître le Sauveur en 5200 du monde, 309 de l'ère grecque. Assémani, II, 101, fait voir avec raison la fausseté et l'inconséquence de ce système, ainsi que les nombreuses incohérences qui échappent à l'auteur. Toutefois cette chronique est riche en faits des histoires byzantine et musulmane, et en détails qui ne se trouvent pas ailleurs.

Jacques d'Édesse, nommé Denys depuis son élévation à l'épiscopat, auteur de la seconde moitié du XII^e s., place la naissance de J.-C. au 25 décembre de l'an 309 des Grecs.

Enfin le patriarche Mikael Asori, qui mourut en 1199, est de tous les chroniqueurs syriens celui dont le système chronologique est le plus embrouillé. Évidemment celui-là est un demi-sceptique, qui ne croyait pas à toutes les merveilles qu'il raconte d'un ton assez ironique, et d'ailleurs il n'avait aucune idée précise de l'ouverture de l'ère qu'il nomme des Syriens, ni de sa concordance avec les calculs chronologiques des Grecs de Byzance et d'Alexandrie, encore moins avec les années arméniennes et avec celles de l'Hégypte. Quelque grande que soit la valeur de sa Chronique, comme recueil de faits, on ne peut en lire une seule

page autrement que la plume à la main, pour vérifier et contrôler chaque date. Cet ouvrage, traduit en arménien, probablement peu de temps après la mort de l'auteur, et n'existant plus qu'en cette langue, s'étend de la création à l'an 1224 de J.-C., ce qui fait croire avec juste raison qu'au moins les derniers 25 ans sont une addition du traducteur. Le Musée asiatique en possède deux manuscrits sans date: l'un, tout moderne, offert en don par S. E. le baron de Hahn, en 1838, l'autre, ancien, mais «*optimae notae*,» acquis en 1861, et contenant en outre un curieux traité du Sacerdoce, la Chronique de Samouel d'Ani, incomplète, et la Lettre d'alliance entre Constantin et le roi Trdat. Une traduction latine en avait été faite par l'honorable M. Nazariants, professeur attaché maintenant à l'Institut Lazaref, à Moscou, et est restée manuscrite, pour des causes inconnues; une autre, en français, aujourd'hui achevée, par M. Langlois, qui espère en commencer bientôt l'impression. Ce sera un magnifique cadeau pour les savants s'occupant d'histoire orientale. Mais déjà, en 1848, M. Dulaurier en a publié une notice et un long extrait, renfermant les années 573—717 de J.-C. Je n'ai donc pas besoin d'en donner ici une critique ex-professo, à laquelle le savant français s'est livré avec l'exactitude qui le distingue, puisque j'ai fait usage de ses notes dans celles que j'ai jointes à la Chronique de Mkhithar, mais j'attirerai l'attention du lecteur sur quelques détails. Les inconséquences, soit de notre auteur, soit de ses copistes, sont tellement graves et nombreuses, qu'avant de procéder à un examen soigné et complet du livre dont je parle, il faudrait en établir le texte, ce qui n'est pas fait, et

ne peut être exécuté à propos d'une notice du genre de celle-ci.

Mikael donc nous dit, f. 17 V° du second manuscrit de l'Académie, que j'emploierai habituellement, que l'ère syrienne commença 12 ans après la mort d'Alexandre, sous Séleucus; f. 20, que J.-C. naquit en la 43^e a. d'Auguste, 5198 depuis Adam; f. 22, qu'il fut baptisé en 5537 du monde, 338 des Syriens, 15^e a. de Tibère. Comme donc cette année 338 est la 29^e de l'ère chrétienne, d'après son système, en soustrayant de là 29, on obtient 309 pour date syrienne de la naissance de J.-C., que l'auteur n'a point formulée d'ailleurs. Toutefois, f. 19 V° il s'exprime moins exactement. «En la 6^e a. de Ptolémée-Alexandre, dit-il, les rois d'Asie et de Syrie cessent de régner et tombent sous le pouvoir des Romains; c'était l'an 5072 depuis Adam; ils avaient régné 216 ans depuis la mort d'Alexandre, et il restait 124 ans jusqu'à J.-C.: ceci donnerait donc 340 ans entre Alexandre-le-Grand et J.-C. et 5196 de la création à l'ère chrétienne; tandis que, suivant Eusèbe, le règne des Séleucides se termina réellement en la 6^e a. de Ptolémée-Alexandre, l'an 1928 d'Abraham, 5112 du monde, 86 ans avant J.-C. Il place en 475 syr. l'avènement de Marc-Aurèle, donc, suivant son système, en 159 de J.-C., au lieu de 161, ce qui donne 314 pour initiale. On obtient le même résultat, qui pourtant est faux, en soustrayant de 475 161, date réelle de l'avènement de Marc-Aurèle. L'auteur fixe le concile écuménique d'Ephèse en 742 syr., 21^e a. de Théodose-le-Jeune, ce qui donne 433 de J.-C. au lieu de 431, et l'initiale 309, tandis que l'année du

règne de Théodose nous amène à l'an 429. L'année syrienne 769, de la mort de Marcien, donne par la soustraction de 457, vraie date chrétienne, l'initiale 312. L'année syrienne 594, où Mikael fait commencer l'ère de Dioclétien ou des Martyrs, donne par la soustraction de 284, date chrétienne, l'initiale 310; le concile de Nicée, en 5833 du monde, 20^e année de Constantin, fournit la date 5508 pour la naissance de J.-C. et 326 pour l'année chrétienne; f. 34 V^o celle du concile d'Ephèse, en 742 syr., 423 de J.-C., qui est fautive, donne l'initiale 309; f. 67 V^o Mikael parle d'un concile de Manazkert, tenu suivant lui en 1037 syr., 166 ou 137 de l'ère arménienne; f. 70 la mort de l'empereur Michel-le-Bègue est notée en 1140 syr., qui donne 829 de J.-C., et 256 arm., qui serait 807: la concordance est mauvaise, mais la date syrienne est bonne. Tout cela prouve suffisamment ce que j'ai dit de l'imperfection des notations chronologiques de Mikael. Heureusement, après l'an 1494 syr., 1181 de J.-C., c'est-à-dire dans les 20 dernières pages de sa chronique, il ne fait plus usage que de l'ère arménienne, et cela exactement, à deux ans près. Il se pourrait bien que ses méprises à cet égard ne fussent pas de son fait, mais l'oeuvre de son traducteur, ignorant le mécanisme de l'ère syrienne. Je recommanderai surtout aux curieux, qui voudront se faire une juste idée du genre d'érudition de Mikael, sa tirade sur les origines de la ville d'Edesse et sur la signification de ses divers noms, *Durho*,— qui en syriaque signifie village, comme par exemple dans le nom *Ourichlem* — Jérusalem — village de la paix; *Edessia*, qui, en macédonien, signifie «j'ai aimé. . .»

Comme je me suis proposé dans ce travail, non de critiquer toutes les indications recueillies par Mkhitthar, non de préciser celles qui sont trop vagues, encore moins de ne fournir moi-même que des dates exactes, mais seulement de vérifier et contrôler les sources et les faits assignés, je me contente de faire connaître à chaque § la littérature principale de chaque événement et les lieux où le lecteur pourra se renseigner.

Si les critiques et spécialement les arménistes approuvent mon plan et reconnaissent qu'il a été exécuté d'une manière profitable pour la science, je serai suffisamment récompensé de mes efforts.

